Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 34

Artikel: Porquie on sè marye
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205294

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nes, un mois, peut-être ; car je me plais beaucoup ici, mais...

— Eh bien, alors, maman... si Octave peut arranger les choses...

— Mais oui, belle-maman, restez, j'essaierai... ajoute, d'un ton neutre, M. X.

— Oh ! non, il vaut mieux partir. D'ailleurs, c'est le moment... Voici déjà deux mois que je suis absente. Papa doit trouver le temps long et commencer à s'impatienter. Quand la maîtresse de maison n'est pas là...

— Rien ne va, ça c'est vrai, fait le gendre d'un air convaincu. Lorsque Frédérica s'absente un jour seulement, je suis tout défaufilé.

— Oui, oui, il vaut mieux rentrer. Je partirai demain soir.

— Enfin, si tu penses, maman... C'est dommage, tout de même.

— Oui, si vous pensez, belle-maman. Mais, je vous le répète, j'aurais pu...

— Non, non, c'est inutile ; merci, Octave. C'est égal, mes enfants, mes chers enfants, je ne pensais pas qu'un séjour aussi délicieux finirait si brusquement et de façon...

— Si tragique...

— C'est le cas de le dire ! Oh ! ces papiers ! ces tracasseries administratives ! !...

— Oh ! ne m'en parlez pas ; c'est une calamité ! ! Allons, viens, Frédérica, que je t'embrasse pour te remettre de tes émotions.

— Et moi, mon cher fils ?...

— Oh ! de grand cœur, belle-maman ; et sans préjudice pour le baiser du départ.

J. M.

PORQUIE ON SÈ MARYE

L'é èpaouâirau dièro de dzein lâi a que sè mâryant ora. Vo n'âi rein qu'à lière lè z'annonce ! Et pu dâi dzein de veingt ans, de quaranta, de cinquanta, mimameint de houitanta, de nonanta qu'on lâi compreind rein. N'é jamé cartiulâ dein lo payî diéro ein avâi d'onna' annâïe, mâ on certain gnagnou l'avâi z'u fé lo compto et l'avâi trovâ que lâi avâi atant de fenne que d'hommo, et que cein l'ètâi, que desâi, remarquâbllio. Lo crâïo asse bin.

Mâ cein que lâi arâi de pllie tiurieux oncora, sarâi de savâi porquie bin dâi dzein sè mâryant, du Eve et Adam que l'ant dan ètâ lè premî de tota la terra, à cein que diant pè Berna, iô l'ant retrovâ lauz'acte de mariâdzo que l'ètâi écrit dessu onna folhie de vegne. Prau su que dein clli teimps lo papâi ètâi trau tchè, âo bin qu'on ne cougnessâi pas oncora lo diton dâi protiureu :

Ayez toujours du papier (timbré) dans vos poches.

Se Adam et Eve sè sant maryâ, l'ètâi prau su que viquessant rein que lè doû dein clli grand courti qu'on lâi desâi lo « Jardin d'Eden », l'avant poâre que lè dzein dèveseyant et l'ant fé on bet d'accordâiron po ître fro dâi croûïe leingue. Et, du adan tant qu'ora, la moûda s'è continuâïe, et on sè mârye po dâi z'affère bin differeint : lè z'on, po sè tenî lè pî âo tsaud po l'hivè, po avâi quauquon po lè soignî quand sarant vîlho ; lè z'autro, po arriondi lau domaine, por cein que lau plliantâdzo totse lo courti à lau fenne ; âo bin oncora parce que l'ant fam d'avâi dâi bouîbo. Ein a mîmameint dâi dzouveno que preteindant que sé sant promet parce que ie s'amâvant. L'è veré qu'ein a pas tant de cllia sorta.

La Marienna Sordoû lî s'ètâi maryâïe prau tard, à quaranta ans, avoué on corps qu'on lâi desâi Rupian et qu'avâi êtâ bin batsî. Clli Rupian rupâve à mèsoura tot cein que gagnîve, dâi coup la dzornâ ètâi dza agaffâïe dèvant d'ître affanâïe. Lo desâi prau soveint : « Aprî ma mort, se vo mè trovâ pî cinq ceintimo, vo faut bin vo dere que n'é pas z'u lesi de lè rupâ. »

Eh bin ! l'è clli corps que la Marienna Sordoû l'avâi chè po son hommo, et quand on lâi dèmandâve porquie, la poûra fenna fasâi dinse :

— Rupian mè devessâi on franc soixanta ceintimo que pouâve pas mè rebaillî, et... ie l'é maryâ po ne pas tot pédre.

Marc a Louis.

ENTENDU

Pilules. Le papa de Mimi est docteur. Comme il habite la campagne, il s'occupe aussi des produits pharmaceutiques que doivent absorber ses malades ; chez lui, donc, on cause souvent poudres et pilules, remèdes qu'on avale sans dire « ouf » ! — parce qu'on sait qu'ils soutiennent les luttes les plus opiniâtres contre les microbes.

Mimi a l'intelligence précoce et l'œil observateur. Elle s'intéresse spécialement aux pilules, ces petites boules colorées, qui roulent si bien quand les doigts paternes les laissent choir...

Un jour, où il grêlait très fort, l'antique et vaste cheminée de la cuisine laissait passer les grêlons blancs, gros comme des noisettes. Emerveillée, Mimi considérait ces étranges choses qu'elle ne connaissait point. Se tournant vers son père et mettant en déroute sa gravité doctorale :

— Papa, papa, fit-elle, regarde, il tombe des pilules !

*

L'accueil qu'on fait aux filles a Courtelary. — Il venait de naître la plus charmante des fillettes dans la maison Y. à Courtelary.

Un voisin, en passant, s'adresse au frère ainé de la chère petite nouvelle venue.

— Alors, mon gros, tu as une petite sœur, lui fait-il ?

— Oui, m'sieu.

— Tu l'aimes bien ?

— Oh ! un peu.

— Un peu ? Est-ce que tu veux me la vendre ?

— Oh ! on ne les vend pas, les filles, on les donne !

P.-S. — Il est à croire que les « traités de féminisme » seraient peu en honneur, là-bas.

A. S.

Rentrée tardive — Un étudiant, qui a coutume de rentrer tard, arrive l'autre matin, vers 3 heures, à la porte de son domicile et s'aperçoit qu'il n'a pas de clef.

Il sonne le concierge.

Celui-ci, un vieux grognard, après un long moment, se décide enfin à venir à la porte :

— Qui est là ?

— C'est moi, M. Arthur X.

— C'est encore vous ! Je n'ouvre pas. Votre maître de pension m'a expressément recommandé de ne pas vous ouvrir, s'il vous arrivait une fois d'être sans clef. Il veut que vous vous corrigiez de cette fichue habitude de rentrer tard.

— Oh ! monsieur François, ouvrez-moi, je vous en prie. Encore cette fois. Je rentrerai plus tôt, désormais.

— Non, non, c'est inutile ; y faut que ça finisse !

— L'étudiant glisse à travers la grille une pièce de vingt sous dans la main du concierge. La porte s'ouvre aussitôt.

Une fois entré, notre jeune homme qui, comme tous les étudiants n'est pas un Crésus, feint d'avoir oublié un livre sur le mur d'en face, « où il s'était assis pendant qu'on le faisait attendre. »

— Vous dérangez pas, fait le concierge, attendri et repentant, je vais vous le chercher.

Aussitôt l'étudiant de refermer la porte.

Lorsque le concierge, qui n'était qu'à demi-vêtu, veut rentrer :

— Ah ! m'sieur François, vous connaissez le prix ; c'est vingt sous. Je n'ouvre pas à moins.

Force fut donc à m'sieur François de rendre la pièce qu'il venait de recevoir.

L'étudiant ouvrit la porte et disparut lestement dans le noir de l'escalier.

Le secret postal. — Un monsieur demandait l'autre jour à son facteur s'il avait quelque chose pour lui.

— Oui, monsieur, une carte postale ; mais je sais pas ce que c'est ; j'ai pas seulement eu le le temps de la lire.

Le poivre sorcier. — On connaissait déjà les propriétés du poivre de Cayenne ; on n'avait pas encore eu l'idée de s'en servir comme colorant. Un docteur a fait de curieuses observations sur la coloration artificielle des oiseaux. Il a remarqué que les serins, nourris avec du poivre de Cayenne, changent de couleur et passent du jaune au rouge.

On a obtenu des résultats identiques en opérant sur des poules blanches ; on peut alors s'en servir comme de baromètres, car elles indiquent le changement de température par un changement de nuance très appréciable : le jaune de leurs œufs est rouge vif.

Si au lieu de poivre, on se sert de la racine d'orcanète, on obtient un rouge violet.

---

traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa fumée.

... Au moment où le char-catafalque a paru, il était une heure et demie. Le char avance lentement. On commence à en distinguer la forme.

Voici les chevaux de selle des maréchaux et des généraux qui tiennent les cordons du poêle impérial. Voici les quatre-vingt-six sous-officiers légionnaires portant les bannières des quatre-vingt-six départements. Rien de plus beau que ce carré, au-dessus duquel frissonne une forêt de drapeaux. On croirait voir marcher un champ de dahlias gigantesques.

Voici un cheval blanc couvert de la tête aux pieds d'un crêpe violet, accompagné d'un chambellan bleu ciel brodé d'argent et conduit par deux valets de pied vêtus de vert et galonnés d'or. C'est la livrée de l'empereur. Frémissement dans la foule.

... Puis viennent en lignes sévères et pressées les cinq cents marins de la *Belle-Poule*, jeunes visages pour la plupart, en tenue de combat, en veste ronde, le chapeau rond verni sur la tête, les pistolets à la ceinture, la hache d'abordage à la main et le sabre au côté, un sabre court à large poignée de fer poli.

Les salves continuent. En ce moment, le char est devant moi.

Je puis le regarder à mon aise. L'ensemble a de la grandeur. C'est une énorme masse, dorée entièrement, dont les étages vont pyramidant au-dessus des quatre grosses roues dorées qui la portent. Sous le crêpe violet semé d'abeilles, qui la recouvre du haut en bas, on distingue d'assez beaux détails : les aigles effarés du soubassement, les quatorze Victoires du couronnement portant sur une table d'or un simulacre de cercueil. Le vrai cercueil est invisible. On l'a déposé dans la cave du soubassement, ce qui diminue l'émotion. C'est là le grave défaut de ce char. Il cache ce qu'on voudrait voir, ce que la France a réclamé, ce que le peuple attend, ce que tous les yeux cherchent, le cercueil de Napoléon.

Sur le faux sarcophage on a déposé les insignes de l'empereur, la couronne, l'épée, le sceptre et le manteau.....

Deux immenses faisceaux de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe se balancent avec une emphase magnifique à l'avant et à l'arrière du char.

... Rien de plus surprenant et de plus superbe que l'attelage de seize chevaux qui traînent le char. Ce sont d'effrayantes bêtes, empanachées de plumes blanches jusqu'aux reins et couvertes de la tête aux pieds d'un splendide caparaçon de drap d'or, lequel ne laisse voir que leurs yeux, ce qui leur donne je ne sais quel air terrible de chevaux-fantômes...

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.